

Memoire sur la methode de traiter les maladies
venereuses par les dragées mercurielles.

Semper ego auditos tantum, nunquam me reponam.
exatus toties.

Parmi les differents empiriques qui ont inondé Paris dans tous les tems, parmi
les faibles et vaines qu'on se imagine de toute maniere pour le traitement
des maladies venereuses, il n'en est point qui ait fait plus de bruit, plus de
sensations dans le public et sur l'esprit meme des gens de l'art
que le remede du ^{Dr} Kuster. Comme tous le nom des dragées mercurielles.
Tous les jours nous ont vus et vus le moment de la naissance et l'entente
encore du merite de ce remede et des sucres de l'urine qu'il a operé.
Je ne me propose point de passer en revue tous les empiriques, d'examiner
les differents remedes, les differents sours plus ou moins vaines qu'on a donné
aux freres si que de cette maladie, le seroit repeter ce qui a été dit en
faisant; d'ailleurs si quelques uns ont de l'avis que quel que chose s'en puisse
de quoi le later faire ample ment dans le sabon traite de m. Astruc, dans le
cette matiere, particulièrement dans la troisième édition de cet ouvrage et
françois, ainsi que dans plusieurs lettres qu'on a fait et de lui qui se trouvent
a la fin de son traite des tumeurs on peut aussi consulter l'allemand traite de
m. Gaber, et un desir anonyme intitulé parallèle des differents methodes
de traiter les maladies venereuses; mais comme dans le present ouvrage
le ne borne a l'examen des dragées de m. Kuster. mais bas dans ce examen
n'est point de decider, ni dire du mal d'un remede souter de la prudence
des grands, approuvé par des gens de l'art, Celestes dans l'art, d'autorité
par le ministere. mais de rendre compte de rendre compte a l'Academie
des effets que l'on observe de ce remede et d'examiner si le mal ou l'apaisement
il merite la preference sur les frictions bien administrées. Les jours nous
de toute espece de l'art pour des temoignages suffisants pour moi, les
certificats des gens les plus respectables dans l'art, ne detruiront point le
temoignage de mes sens, je ne dirai et rapporterai que ce que j'ai vu
moi meme lors dans l'hospital du ^{Dr} Kuster dans les premieres années de
l'administration de son remede, lors dans les differents hopitaux militaires et
ou l'on a eu occasion d'observer les effets, de puis qu'on a traite les malades
ou venereuses par cette methode. Ce que j'ai a dire dans la memoire sera
divisé en trois parties; dans la premiere, je donnerai un précis pour com-
me font l'usage de debut de m. Kuster dans Paris, et j'en dirai quelques
reflexions sur la nature de son remede, dans la 2^e je rapporterai plusieurs
observations qui prouvent les inconveniens et les avantages de
cette methode, et les accidens auxquels elle est sujette, dans la troisième
j'observerai son merite.

observations des mauvais succès des dragées mercurielles, et il n'en manquait pas
d'en faire l'énumération dans les différents écrits dont il inonda le public.
Ses observations étaient vraies, mais quand il voulait aller plus loin,
on reconnaitait l'empirisme et la charlatanerie dont se paraitait
toute sa vie. M. Di Bon ne fut pas le seul qui fit une collection
des mauvais succès des dragées mercurielles, M. Le Camus docteur regent
de la faculté de médecine de Paris donna plusieurs ouvrages
en médecine fait mention dans les journaux économiques du
mois d'août 1756. et Janvier 1757. de plusieurs maladies traitées
par le P. Kuster qui la base trouvée fort incommode même
manquait pas les dragées et les témoignages n'ont paru suspect à aucun
des gens de l'art. En fin M. Astruc oculiste, malgré son expérience
et son grand âge les efforts vainement faits qu'on fait tous en contre
la prévention des grands qui se trouvent toujours offensés de la
moindre contradiction, et la difficulté qu'il y a de vouloir détruire
les préjugés du public, M. Astruc dit, qu'il ne put le seul amour de
la vérité lui faire des recherches sur le remède du P. Kuster, d'après
le rapport qu'on lui avait fait de la manipulation et quelques
autres indices, et tenta quelques expériences peu concluantes, mais il
inféra que le remède n'était autre chose qu'une préparation mercurielle
et que cette préparation était du térébenthine. Ce n'est pas le grand
homme ne trouva pas longtemps à tort ses yeux, M. Astruc tarda
pas à s'apercevoir de la fausseté, et l'avoua et attendit les analyses
qui devaient en être faites par l'ordonnance de M. Le Maitre de Briou
qui s'intéressait vivement au remède du P. Kuster ainsi des
autres qui lui assurent qu'il avait eu sur les talons de ses regiments
M. Le Duc de Briou, ainsi que M. les Capitaines, aux gardes et autres
indiqués en rebuter du traitement qu'on faisait donner à leurs soldats
à Briou ou ils étaient obligés d'aller passer le remède,
quand ils en avaient besoin, et on sait comment se vaient quelle était
tous ceux qui passaient les grands remèdes dans cet hôpital tout entier
ce fut la comparaison de cette méthode avec celle qui employait le
P. Kuster dans un hôpital vaste, propre et où il n'y avait jamais plus
de douze ou seize malades, et qui était dirigé par le P. Kuster
de plus entendre et de plus intelligent par la partie de
l'administration, ce fut dire la comparaison de les deux méthodes
qui valait au P. Kuster la préférence dont M. Le Maitre de Briou
l'honneur.



mais revenons à m^r Artur le fameux médecin suisse avec douleur
que le public donne à si bien mérité l'attribuer de nous infir-
més l'abandonner à l'illustre qu'on cherche à lui faire négliger
nos jeunes Médecins sur le jugement qu'il doit porter des Drogues
mésuérables, les analyses utiles qui ont été faites par m^r P. Rie-
se cadet lui donne mérité à l'attribuer en associant l'essence de grand
jeune sur la nature de la composition des Drogues mésuérables.
m^r Artur les regrette. Les expériences furent conformes à celles de
m^r P. Riese et acquies avec cette expérience; l'essence de grand
caractéristique tout est le vrai mérite, qu'il n'aurait pas été fondé dans
les ouvrages et qu'il n'aurait pas été prononcé sur les Drogues mésuérables
le P. Riese dans un grand avantage de cet ouvrage, et se rectifie
beaucoup sur la méprise de m^r Artur, quel malheur qu'il
m^r Artur quand j'aurais dit que le remède du P. Riese
était du Tablino Corvati, la perle ne peut être
apportée, quand il le voit vrai, qu'il l'emplirait, et le voudrait
en celui au rang de l'hermine, l'osier, vous voyez, l'her-
mine de grand médecin qui ont fait usage en vantant
le Tablino Corvati. Nous ne laissons point m^r Artur dans les
différences conséquentes qu'il tire de la connaissance prise du remède
du P. Riese, nous plus qu'il a des expériences qu'il a vu et qui est le remède
fait l'usage d'animaux, des accidents qu'il a vu et qui est le remède
tout entier dans ceux qui ont fait usage. nous ne nous méprenons
par une le fameux médecin de l'avis si la plus légère chaleur
peut l'opérer le remède d'avoir les parties du vin qu'il a vu
unir. et nous en concluons égal que la chaleur de l'ortie nous
revivifie, ou revivifie par le remède contenu dans la grande
du P. Riese, par la délicate l'activité de la remède, et la
réduite à l'action de simple remède. Ce remède nous l'avons
bon ne pouvons pas pénétrer l'osier, ajoutons d'ailleurs des les
premières par que nous avons fait dans l'art, à observer
plus qu'à voir bon, nous n'hésitons pas sur la possibilité de
nous l'avons mérité qu'on peut faire à la suite. nous savons d'après
nous l'avons en les meilleures estimations que le remède ne peut être
mis à un homme en entrant par les voies lactées qu'il soit
une forme saline, nous l'avons l'avons par l'analyse des
Drogues mésuérables, et par l'usage du P. Riese lui-même
que le remède n'est que l'union d'un aide végétal au remède

pas conté que un tel mercure, nous savons d'ailleurs par des faits
 incontestables, qu'il passe dans le sang par les voies lactées & cela
 nous suffit. quand à la manipulation du S. Kiesel, elle est encore
 inconnue. on a vu pendant longtemps que la putréfaction parification
 préalable & essentielle du S. Kiesel pour unir le mercure au vinaigre
 n'était autre chose qu'un extra opus per se & que pour faire cette
 opération il emploier le même procédé que M. de la Gasparie a indiqué
 au moyen d'un grand moulin que l'on a fait dire, M. de Vaucaumont.
 d'autre ont été cette machine, ou au quelques raisons pour le dire,
 une affaire d'apparat, qui n'est autre que ce que de S. Kiesel, & une
 preuve que cette purification préalable & essentielle n'était
 autre chose qu'une distillation de mercure dans un acide minéral, qu'on
 précipite ensuite pour unir le mercure précipité avec le vinaigre &
 former le sel neutre que M. Kiesel a prétendu valoir de son
 opération. Si l'était la manipulation du S. Kiesel, elle
 ne le serait pas nouvelle; on trouve dans une collection de
 chimie, intitulée theatrum chemicum à l'article Remedium pendens
 imprimé à Strasbourg en 15... une semblable opération pour
 unir l'acide du vinaigre au mercure, & en former un sel, qui peut
 beaucoup valoir dans son temps, ainsi qu'on peut le voir dans
 le titre de cette préparation mercurelle. optimas preparatio ad
 la page en la
 conclusion
 la putréfaction
 l'indication, hors
 que Metoci occupé
 la ramasser les
 matériaux qui
 sont la base
 de la mémoire.

Of. mercurii vivi tbi. distill. in spirit. vit. f. q. f. i. ac
 precipitatum, mitta precipitatum cum bitar & super
 affundo aut distill. q. f. Bull. per 24. horas, decanta
 & residuo affunde de novo ac. l. distillat. f. q. Bull.
 iterum, & sic reiteras labor, donec precipitatum
 distillat. l. perfectum, solutiones mixtas & distilla
 remanent in fundo valij, massis salinis positis per valij.

Ce procédé à quelque chose de commun avec celui de Margval
 Co. opusculis chemicis, distill. 5. pag. 20 & 21. ou la même
 distillation dans les mémoires de l'Académie de Berlin
 pour l'année 1746 pag. 59. & suivante.



quoiqu'il en soit de la manipulation du S^r Kiefer, il est
certain que son remède ne peut plus passer pour un secret
puisque il a avoué lui-même, que c'étoit une union de l'acide
du vinaigre au mercure. Je pourrois même sans trop s'écarter
conjecturer que les opérations de la même que celle
que nous venons de décrire. passeroit à la suite de son
on alléguant à la prétendue supériorité sur la méthode
recueillie et employée par les meilleurs praticiens d'Ausbourg
c'est à dire les phlegmes mercuriels.

seconde Partie

on a pendant longtemps regardé la méthode de la salivation
comme une méthode sûre, efficace, et qui guérissoit sans retour cette
maladie, mais peu après, on s'aperçut que cette voie n'étoit rien
moins que la plus courte, qu'elle étoit sujette à des accidents sans
nombre, qu'elle exposoit à des suites fâcheuses. on chercha à éviter
les inconvénients, et bientôt on convint que le mercure étoit le spécifique
de la vérole, on soupçonna que la salivation n'étoit qu'un
accident qui pouvoit bien ne pas être nécessaire. On différencie
les cas où il fallut absolument l'éviter, si ce n'est qu'il n'y eût
probablement l'arc l'idée que l'on pouvoit empêcher le mercure
d'exister la salivation, on se voit parvenu au dernier point
de perfection dans la cure de cette maladie, puisque cette
évacuation qui toujours étoit si incommode, et jamais absolument
nécessaire. chacun imagina et se donna de différents moyens
pour parvenir à ce but. Les empiriques ne manquèrent pas
d'en tenter, pour exalter leurs talents, ils firent
par un d'end qu'ils se flatoient d'être parvenus, et d'avoir
un onguent, ou quelque préparation mercurielle exempte
de cet accident, le S^r Kiefer se étoit d'abord flatté plus que
tout autre, mais on verra plus bas que les tentatives de ce
effet ne lui ont pas été plus favorables que celle qu'il avoit
fait le précédent.

Le S^r Kiefer dans son instruction présente pour première
règle de procédure en son traitement, mais quelque attention

qu'on ^{apporte} apporte à cette évacuation, on ne s'en fait pas
l'abstention, & l'on s'en fait beaucoup, car par que tous les malades
que j'ai eus dans son hôpital ou dans les hôpitaux militaires
n'alloient en général moins de sept fois par jour à la selle, & souvent
plus. ensuite il ne me seroit pas difficile de de montrer l'inutilité
de cette première règle, & l'on ne s'en vient m^{me} presque observer
qu'il faut être circoncis, lorsqu'il survient une inflammation
aux gencives au palais à la langue, & dans tout le reste de la bouche.
on a donc eu tort d'annoncer dans le public que le remède
n'existoit aucune salivation, puisque m^{me} j'en ai même
recommandé d'être circoncis, lorsque cela arrivoit, car il ne
pue pas falloir d'être circoncis aux gens de Paris par la terreur
d'inflammation à la bouche, & il n'y a pas de doute d'ailleurs
dans le traité même des maladies vénériennes, qu'il faut
que le flux de la salivation soit en proportion
au degré d'inflammation de parties mentionnées. on voit
bien que quand m^{me} j'en ai écrit de ne pas le servir
de la terreur de flux de la salivation, ce n'est qu'au commencement
le quel, & a voulu marquer au public la salivation,
d'ailleurs j'ai ne l'annonçai pas assez clairement, le témoignage
de mes sens m'en seroit de s'en garantir, car pendant
tout le temps que j'ai suivi le traité même de m^{me} j'en ai dans
son hôpital par lequel j'ai pu voir des exemples, tous les
malades étoient munis d'un charbon de la charbonnière
plutôt que de renouveler d'ans la journée. transport donc le
terme, & dit tout qu'il faut être circoncis, lorsque la
salivation commence à se manifester. m^{me} j'en ai écrit
le flux de la salivation, ou pour m'exprimer comme lui, l'inflammation
de la bouche, sur le plus ou le moins d'aucune de ces choses
sur la gravité, sur le nombre, le caractère & la violence des
symptômes, ce qui coûte par selon lui quatre degrés de traitement
que nous allons examiner.



faite meue de m^r Késer.

on Commence par saigner le malade au le meme jour, on
lui fait prendre deux dragées, le deuxieme jour, on en prend
trois, le 3.^e quart le 4.^e jour purge, le 5.^e le 6.^e le 7.^e le 8.^e le 9.^e neuf fois et tel est le
premier degre du traitement pour combattre les maladies
venereuses recentes et legeres tel qu'un chancre simple ou
mais m^r Késer ne s'en tene pas la si les symptomes, ne
cedent pas (ce qui arrive) on s'en tene pour ne pas dire
tout ou rien, car il y a des malades dans son hospital, et
les remeides plus graves de simples chancres primitifs,
et autres symptomes de cette espèce, jalors il pousse la
dose de ses dragées, jusqu'à ce qu'il ait fait naître une
legere inflammation a la bouche, qui permette l'usage
des aliments solides avec aisance, c'est le qu'il appelle
le traitement du deuxieme degre et que toujours
le premier degre du traitement de m^r Késer, mais
quel qu'il soit que ça de m^r Késer les dragées, il ne
s'en tene jamais au traitement, il en continue
l'insuffisance, et le portait presque toujours au 3.^e
degre, mais quel qu'il soit qu'il ait porté pour
ne produire qu'une legere inflammation, il
ne lui a jamais été possible d'y parvenir, aussi
appelle t'il le troisieme degre, celui par lequel
il excite une inflammation a la bouche, au nez, et
au palais, de façon a ne plus permettre l'usage
des aliments solides qu'avec difficulté. on voit bien
qu'il a voulu imiter les praticiens qui malgré la dissipation
des symptomes ne se croient jamais bien assurés de l'extinction
de la meue dans le sang et de l'effet sur les sursens,
il n'a ^{rien} rapporté, son action sur la bouche et sur les
gencives, mais les praticiens differents de m^r Késer, et le
qu'il ne regarde pas les effets, comme plus anciens

nécessaire, et savoir qu'on peut guérir sans les accidents, et ne
l'employer que comme les secours de l'asthme ancien
que c'est un moyen inévitable dans la méthode du
P.^r Keiser, c'est celle que le lui a vu employer le plus
souvent pour des symptômes légers et récents, c'est à dire
des verbes que de ceux qui se trouvent dans l'asthme par
caractères de verbes confirmés. ainsi qu'on en dit
m.^r Keiser le voit au jour de se ranger du côté
des partisans de la salivation, quoiqu'il ait devancé
le contraire dans le public; puis que le différent de degrés pour
la balle et la perfection de la méthode. mais si la maladie
est si à ces trois degrés, le qui arrive trop souvent le P.^r Keiser
veut qu'on pousse les degrés par gradation, car qu'on ne
ait produire une inflammation à la bouche qui rend
impossible l'usage des tout à fait solides, et c'est le
qu'il appelle le 4.^e degré à la portée qui ne reconnaît
une salivation ou aggrave la plus manifeste, et tous les
accidents qui s'en suivent, c'est à dire une bouche puante,
des gencives gonflées, ulcérées, une langue épaisse qui quelque
fois sort de la bouche, des dents branlantes qu'on a vu
souvent tomber, une difficulté d'articuler, enfin qui
entraîne après elle des accidents fâcheux, tels que des
tremblements, des paralysies, des spasmes de l'opercule
abandonné par les partisans même de la salivation,
et regardé aujourd'hui, malgré l'autorité des grands hommes
qui l'ont toujours eu en vue, comme funeste et dangereuse
même si on la rejette avant des accidents aux
quels elle expose, et des suites fâcheuses qu'elle entraîne
après elle. la salivation n'est pas le seul accident de la
méthode du P.^r Keiser; les remèdes cachés des nausées, des vomies,
de vomir, souvent même des vomissements, et des suites



etoit fort frequent dans les premiers annes de l'admission
 du malade, ainsi que le Harva dans l'hospital des
 garde-francoise; mais j'ai observe qu'il l'etoit moins dans
 les hopitaux militaires, que j'ai la vu, pendant presque
 tout le temps qu'on l'a employe. il excite constamment des
 tranchées plus ou moins violentes, des coliques, des diarrhées
 qui ont souvent degeneré en dissenteries mortelles, les
 requêtes des hopitaux pourrissent beaucoup de cas
 de cette nature; j'en rapporterai quelques uns, en fin de
 mouvement pharmaceutique que m. Kresus dit avoir été
 ete. léger et qu'il regardoit comme favorable,
 j'ai vu dans l'hospital de Kresus et dans la plus
 grande partie des hopitaux militaires d'ailleurs
 les coliques, les spasmes, et ne m'en pas parer si
 léger et aucun malade n'en étoit exempt; pour
 favorable, j'en vois pas en quoi, des coliques,
 des contractions d'intestins provoquent et dans l'heure
 putage. le saque si dense ne se portait pas un
 pareil jugement. le hippocrate moderne on prescri-
 vait autant qu'il pouvoit le meuble des parties l'opération
 des intestins, parce qu'il avoit observe que non seulement
 il en sortoit des tranchées, des dejections muqueuses
 comme dans ceux qui ont la dissenterie; mais
 encore que cette évacuation étoit un obstacle à
 la guérison. non namquam accidit, quod propter
 aliamve remissionem. Cuiusmodi humilis hydragricus
 sanguis in fici in epi natura illi co hanc horem
 per intestinas expellere. Itaque, unde non solum
 dejectiones mucoas ac terminas ventris, ut in illi
 qui d'istenteria habet, eveniunt, verum etiam
 curatio morbi impeditur. (videns epistola prima
 de rebus medicis. Hecurico Bonum)

est si délicate auqu'on ne doit pas se laisser aller à ces actions de violence que l'on
intestine, qu'on ne regarde les coliques, les déjections muqueuses
comme une tendance de la nature qui veut se débarrasser
par cette voie de son ennemi, que d'observer ces choses
qui ne voient dans les coliques, les spasmes, les déjections
muqueuses, que des contractions violentes exercées dans des
organes sensibles par un tel don de la nature au cas
cette instant, ainsi que le bon en général tous les
sali méconiaux. mais qu'on ne se laisse pas tromper
aucune fois par la fonte d'humour produites par
l'action de son remède, ainsi que du retour de la
contraction exercée dans les membranes du canal alimentaire,
il ne faut pas se laisser séduire, puis qu'il faut pour
appaiser les coliques, les spasmes, les fontes d'humour, des
lavements avec la graine de lin, et au cas que le remède
soit insuffisant, il faut qu'on purge pour enlever le
bon effet prétendu de son remède. on verra de
voies combien le P. K. est attentif à corriger
tout qu'il pouvait occasionner qui lui est parvenu de
son remède, on verra par la réflexion lui-même, qu'il
ne l'est pas moins à son propre bien, autant qu'il est en
lui. il sentait bien le trouble que son remède portait
à l'estomac, car au cas que cela se fasse par degrés
de la date du matin, à cause de la faiblesse, et de la
delicatesse naturelle, il consulte ses devoirs avec
des soins usages. qui ne voit que ce conseil n'est donné
que parce qu'il est en danger de la vie, qu'on ne
ne connaît pas la sensibilité de cette membrane sensible
de cet organe peut-être? ne voit-on pas, au même que
cette delicatesse naturelle n'est qu'un prétexte à l'empressement
d'un des plus forts remèdes tels que de. Jalde, d'avoine
à l'estomac délicat, car le remède pour de la somme
qu'on veut rendre cette précaution.



nous avons déjà dit que le S^r Rufus ordonne de tenir
 le ventre libre par plusieurs selles dans la journée, et
 prescrire le moind^r parvenu, à mesure affaiblissement, jusqu'à
 est essenti. et à la remède de produire cet effet. et
 intimées même que l'on ne pas les que doit l'écouler
 le minimum veronique. Cependant j'ajoute que si les
 selles n'arrivent pas bien, il ne faudrait pas s'en inquiéter
 que le malade n'en requerrait pas moins, pourvu qu'on
 prenne la quantité convenable de dragées et qu'on
 emploie le tem^t nécessaire après la disparition des
 symptômes. nous sommes bien éloigné d'être inquiet
 du succès de la Cure en pareil cas, il serait
 loufaisies qu'il ne pouvait éviter les évacuations
 forcées, ce qu'il rapporte comme n'être pas ordinaire,
 aurais fait l'avantage de la méthode, puisque
 presque tous les praticiens sont assez d'accord sur ce
 l'innocuité, les inconvénients, et le danger des
 évacuations forcées qui ne servent qu'à entretenir
 et aggraver le malade. Bonfaisant avec observation
 que ceux qui s'habituent à cracher leur sang tous les
 jours, à aller en desespérance d'une mauvaise santé, ou
 dans l'état d'épuisement se trouvent les plus susceptibles
 d'être dévoués long et rebelle, j'en pourrais citer
 beaucoup d'exemples de ces accidents occasionnés par le
 remède de Rufus j'en citerai à en citer deux qui
 m'ont paru parmi tous les autres digne de remarque.

1^{re} observation.

un soldat de la Compagnie de Maure, régiment d'infanterie
 au quel j'étais attaché passa par les remèdes à l'hôpital de
 ne prenant dans l'année 1769 il lui survint un écoulement
 très considérable, qui dégénéra en un différent et le sang qu'il
 le Capitaine voyant qu'il s'alloit perdre le pistolet et
 le pistolet, et le pistolet porté est lui paraître lointain,
 par ce qu'il était attaché particulière même à la soldat
 malgré tous les soins qui ne furent jamais éparpillés
 le malade pensa à pleurer de son âge dans le moment.

2^e observation

Dans le même temps, un domestique que du lieutenant colonel
du régiment d'artillerie qui étoit en garnison avec nous, ^{par}
fut atteint d'une nouvelle distension occasionnée par l'usage
d'une boëte de drogues que lui avoit fait prendre
un Michel chirurgien major de la régiment. comme
on s'y prit plus à tort, l'événement en fut plus heureux
avec beaucoup de temps et de soins, et ne s'y prit
pas qui a été longtemps chargé de la correspondance
du M^{re} feller a naité me dit alors qu'il avoit vu souvent
cet accident arriver, malgré toutes les attentions et les
précautions qu'il prenoit dans l'administration de ce
remède. Les autres filles qui lui eurent dans l'hôpital de
mettre dans le mois de juillet 1785. pour être traitées de
la maladie se ressusciter, et donc j'ai lu le témoignage
deux bon grès de semblables distensions, et m'ayant
~~chirurgien major de la régiment~~ ^{ancien} médecin de l'hôpital,
m'affirmer que ce n'étoit pas les seuls exemples qu'il avoit
vus dans son hôpital. et il n'a guère de garnison au
je ne lui trouve qu'il ne m'ait pas de pareils exemples.
il ne faudroit cependant pas en conclure que cela arrive toujours,
on n'a cité les exemples que comme arrivant quelquefois, et
sans savoir à quoi l'on attribue les succès d'un remède regardé
par la 1^{re} fois comme favorable. enfin m^{re} Kuser dans
l'administration observe que quand le lavage vero liqueur
accompagne d'un état spasmodique, l'usage augmente la
maladie, voici un exemple, par plusieurs autres que je
pourrois citer qui le prouve.

3^e observation.

Une des autres filles que j'ai dit qui avoit été traitée
à l'hôpital de Metz, étoit sujette au mal caduc, cette fille
n'avoit point guéri par ce traitement, elle étoit
qu'elle avoit ce mal le même au village de l'usage du
remède qu'elle éprouva de ce traitement violent, et très fréquent
de ce mal. m^{re} feller chirurgien major m'informa la maladie
qui lui avoit été traitée à Metz au mal au trepail, mais
que cela lui arrivoit rarement; elle dit aussi que l'usage des



dragés, mais les anciens furent par moi plus fréquents et les
en avoir plusieurs dans un jour, sans s'ignorer quel a été
le sort de cette malheureuse.
Si le virus de la peste se trouve compliqué avec
quelque autre particularité, mon remède est capable
d'établir cette peste ajoutée, qu'il faut ^{se} prendre
pendant dix ou douze jours, mais je demande quel
est le praticien qui le flatte de remède à un
état si mauvais, à une peste quelconque d'au-
sang en dix ou douze jours, ou même des mois
des années sans quelque fois à peine satisfait.
4^e observations.

Je me souviens à ces occasions qu'ayant été appelé
en consultation dans l'année 1755, M. Morand Courard
de Bordeaux pour un sergent aux gardes de la
compagnie de Rochefort, que M. Bertrand le
médecin ordinaire lui envoie être atteint de scorbut.
Ce M. Bertrand étoit présent à cette consultation, il fut
décidé que la maladie étoit une véritable scorbut
ou non le scorbut, il s'agissoit d'attaquer la vire, et
car il y avoit longtemps que le malade faisoit des vomis-
sés pour les vertèbres qui étoit à la tête, le M. Proposé
les dragés de trépis, et l'opposé, il couroit la tête nue,
et tout étoit bien qu'il ne pouvoit pas lui faire honneur
dans le cas, on offra le malade et je pris pendant quelque
temps, en la vire de la qu'avance M. Bertrand fut
de montrer le malade alla de prise prise, et on fut
obligé de quitter les dragés. Ce n'est pas le seul cas
que j'aie observé de cette nature. J'ai vu pris
dans les hôpitaux beaucoup de malades, faute d'avoir
fait attention à cette remarque. Voici plusieurs exemples
qui prouvent tout à la fois le mauvais effet de ce remède,
et fut aussi comme le croit le M. Bertrand de l'opposé
l'usage du remède pendant dix ou douze jours, et
il ne vint pas mieux possible ni tout allégué.

5. Observation

Ville neuve grenadière du régiment de Boulonois
compagnie de Charrier entra à l'hôpital de Laroselle
dans l'année 1769 ayant pour symptômes un proulain
ulcère pour lequel il prit environ quatre cent dragées,
la fièvre qui survint empêcha de lui en donner
davantage, il fut transporté dans l'hôpital de Nîmes pour
être traité de la fièvre, dont il guérit peu de temps, il
lui survint dans l'hôpital on étoit encore des pustules
ulcérées au fondement qui firent un progrès très rapide
en peu de temps. Il étoit en garnison à Douay lorsqu'il
entra dans l'hôpital militaire de cette ville le 22. Mars
1765. il lui restoit à l'entree deux pustules ulcérées au fondement
on le mit à l'usage des dragées, on fut bientôt obligé
d'interrompre, parce qu'on supposoit qu'à mesure que le
malade faisoit usage du remède, les ulcères prenoient un
mauvais caractère, on le mit à l'usage du laudanum
incassant, les ulcères s'augmentèrent bien, on le remit
de nouveau à l'usage des dragées qu'il ne put continuer
longtemps, par la même raison précédemment alléguée,
on eut enfin recours de lui à l'usage alternatif de l'osier
à blanc en pousses qui qu'à 40 dragées par jour. les ulcères
qui par l'intermission du remède, et d'un régime approprié
marchoient à trois quarts, firent retour elle se dissimula
jusqu'à ce qu'elle parut. M^r Meunier chirurgien de maison, vint avec
les onguents effect^{ment} des dragées pour la partie d'indication tout
à fait en le se fiant qu'après s'en être tout allé
cette l'usage se remit de nouveau le malade, à l'usage
seul du laudanum incassant que les ulcères continuèrent
à offrir un coup d'oeil favorable, on prit les dans ce
parti le malade alla de mieux en mieux.



Jean Renaut qu'on nous de France Compagnie de la noie
 passa au remède a l'hôpital de Nancy ayant pour symptômes
 une douleur de dos et une tumeur sur le côté d'une
 gonorrhée leucorrhée, il resta sept mois dans le dit hôpital
 et pendant quatre ans tout danger, qu'on fut obligé d'interrompre
 et de différer repus, causa d'une inflammation violente
 de la prostate et de la vessie accompagnée d'une fièvre
 considérable, le malade étoit dans le même
 sort qu'il étoit de l'hôpital de Nancy le 10 novembre
 ayant à l'aine droite une tumeur fistuleuse qui jouissoit
 peu de suppuration à la vérité, mais d'une mauvaise
 nature, la route qu'il falloir rejoindre pour regagner
 à Paris augmenta la suppuration, il ressentit des
 douleurs considérables dans toute la cuisse gauche et
 particulièrement au grand trochanter qui étoit gonflé
 qu'il étoit, et vint dans le dit état à l'hôpital de
 Douay. le malade dans le quel il étoit alors ne put
 pas de se lever et d'usage de dragée, le même
 caractère de ce remède qu'on devoit
 attribuer son état. Il quitta de la sept mois qu'il traînoit
 une vie languissante dans l'hôpital tout épuisé le voir.
 Il commençoit alors à se rétablir à force de boire
 de bonne nourriture, et quel que médicament approprié
 mais il étoit bien décidé à ne plus lui donner
 de dragée, autrement il eût succombé. J'ignore quelle
 a été l'issue de cette maladie, mais le que j'en ai
 rapporté prouve que les dragées mercurielles portées
 au degré considérable, tel qu'elle ont été portées dans
 le malade, ne font pas grand danger.

7.^{te} observation.

Louis Bouterre Cavalier du régiment de Noailles
 Compagnie de laus entra à l'hôpital d'arsas le
 31 Mars 1784 pour une inflammation du ventre au
 pied gauche qui fut suivie d'une douleur considérable
 avec une suppuration par le bras. Les remèdes employés
 à l'hôpital d'arsas ayant été infructueux, son père
 que fit le malade qu'il avoit eu une Chaudière

Il y avoit environ trois ans, et qui avoit été mal traitée, on
l'envoya à l'hôpital de Douay pour y prendre les dragées.
le malade étoit dans un mauvais état, on lui fit plusieurs
remèdes comme noyé au feu de le mettre la balle
à l'usage, on le appliqua une Barre au Calcaneum
qu'on mit à découvrir, on trouva effectivement le os
carié, on y appliqua les remèdes appropriés et on y eut
l'ad ministratio des dragées nécessaires pour combattre
la fièvre, et les suppurations d'abord très bieu. mais lors
qu'on le eut guéri, et au certain nombre, l'inflammation
de la bouche devint considérable, suivie d'une fièvre
très violente, qui le mit hors d'état d'en continuer l'usage
et se forma un nouveau dépôt à la partie interne
supérieure de la Gorge gauche, la fièvre se
dissipa, les accidents se calmèrent, et le malade
nouveau à l'usage des dragées le 11^e 4^e 1665. Jusqu'au
19^e 4^e pour lequel la fièvre reprit et tous les accidents
de la bouche et resta depuis le tout dans le même état
et presqu'après.
8^e observations.

Un jeune Compagnon d'armes de la Compagnie de
la Couronne entra à l'hôpital de Douay le 24^e 4^e 1665.
après la verge qu'il a tombée on gagna une
fistule d'une gonorrhée supprimée avec inflammation
aux testicules. les premiers accidents calmés, il fut mis à
l'usage des dragées qu'on ne put lui donner que le 1^e
de septembre, qu'il continua jusqu'au 7^e 4^e 1665 sans
accident notable, et la fièvre alors une fièvre très violente
avec une nouvelle inflammation des testicules, suivie
de plusieurs dépôts urinaires, douleurs très vives dans
le Canal de l'urètre et une attention d'arrêter les dragées
sans les pendues, parce qu'on ne put pas les continuer.



on employa les bougies, et on remédia à ces nouveaux
accidents, on se remit à l'usage des dragées, nouveaux
accidents semblables aux premiers, et ainsi de suite et
plusieurs reprises ce qui obligea M^r Majault de les
supprimer totalement, parce qu'il fut démontré que
c'était à leur usage, qu'on devoit les supprimer, on
se tint aux topiques emollients, fondants, et à l'usage
des bougies, aux bains et une diète propre et
adoucissante. Sans doute l'écoulement étoit taise
pour exalter par l'usage des dragées, et terminer
cette fâcheuse maladie heureusement par cette
conduite. Sans doute de doute, que si on se fut
opiniâtré, à faire prendre les dragées ~~malade~~
il auroit succombé, comme je l'ai vu arriver souvent
dans des cas semblables ou analogues.
On les dans la parallèle des traitements de la maladie
venéreuse, ouvrage ou la matière que nous traitons
a été savamment discutée et la méthode de M^r
Kerker solide même et sûre, que deux chirurgiens
de belano ont consultés sur l'usage des dragées, avoient
observé que le traitement des bubons par
cette méthode étoit très dangereux qu'il pouvoit
être tourné en cancer, cette affection est due
de la part de ces deux chirurgiens, voir probablement
à qu'ils ont voulu dire, et que d'ai observé l'écoulement
dans les bubons suppurés, lorsque le virus venéreux
est, ou est quel qu'il soit particulier, ou qu'il se passe la
monnaie d'hygiène dans les humeurs à la dissolution
le remède de triser exalte cette écaille, cette dissolution
avec une rapidité singulière, et se fait dégénérer les
bubons en des ulcères mortels, semblables à ceux

Donc m^e goulard fait un tableau d'après nature.
Les alèses, dit-il, sont viciées, les cordons sont tendus,
rougis et même fiers, le saignement facile même, et tout
communément sont sensibles, le fond n'est pas
profond, mais sans aucune espèce d'écoulement
sans de travers les membranes claires. quoique
la matière de ces alèses ne soit point corrodée,
elle ne laisse pas de se faire quelquefois
des routes dans les parties voisines. La véritable
oppression aux traitements les plus méthodiques
et les mieux entendus donne lieu de croire qu'il
y a quelque chose de caché, ou d'écarter par quelque vice
caché, qui se complique avec le véritable mais qu'on
ne peut rapporter à aucun des autres vices
connus, tels que le scorbutique, le scorbutique
tous les praticiens, avaient bien observé que le
genre d'alèse était l'action de la mesure, ou d'irritation,
et que le mal est qu'on y joigne des traitements
particuliers, qu'on ne voit pas de bon don^{arrêter} les
progrès et on dompte la malignité; mais on a vu
par là que les irritations on a souffert avec autant
de rapidité que les dragees mercurielles, la
malignité de ces alèses. on peut associer aux irritations
des traitements et un régime, au moins de quels
on assiste avec du repos et des saignées, au lieu
que quelques remèdes qu'on allie au dragees
mercurielles, on ne peut éviter que le malade ne
tombe dans un marasme, ordinairement terminant
par la mort, on en a vu beaucoup d'exemples
dans les hôpitaux militaires, et notamment dans celui
de Montpelier depuis que les dragees ont été



pour être introduites; aussi m^e goulard qui de par
les lumières de son expérience, vouloit s'en prendre
une toute autre route, j'avois eu des succès
d'au^{re} genre de maladies. Comme on pleure le
voir dans les remèdes et observations sur
les maladies ven^{er}ieuses a l'art de M^r Cabours.
Les réflexions judicieuses de praticiens furent
combattues, on insista d'au^{re} tous les cas sur les
dragées mercurielles, beaucoup de soldats en
furent la victime. on se poilla de la place
un homme qui ne fait une réputation d'au^{re}
ce genre de maladie, qui a bien mérité d'être
publié. et cela pour avoir été un vrai exemple
d'au^{re} genre d'injustice et d'inquisition qui
n'a pas d'exemple, qui fait honte a l'humanité
et beaucoup d'honneur au protestant.

J'ai senti au^{re} de cette nature en 1785 a
l'hôpital des gardes françoises, et l'examen
n'en fut pas plus heureux que les autres
j'ai vu depuis dans les hôpitaux. Ce n'a
été, comme je l'ai observé constamment, qu'un
proverbe tout à fait même le remède qu'on se vante
à bon de les guérir. Parmi les différents cas
que j'ai eu occasion de voir réussir, je me
contenterai d'en rapporter un qui en du
au^{re} bon et a l'intelligence de m^e Masquel
est arrivé au^{re} de l'hôpital militaire
de Douay.

9^e observation.

Sebastien Robert gre nadiot de France
compagne de St Michel, avoit fait les
remèdes à nancy, où il avoit pris environ 800
dragées pour un goulain de des Chancres
de haut poul, & sortit de l'hôpital de Nancy
se entra dans celui de Dorcy le neuvième
avril 1765 avec le même goulain alors
d'une les progrès étoient devenus si rapides
se le contendoient, qu'il s'étendoient sur les
bas ventre se formoit une ulcère de la largeur
de la main qui se contenoit jusqu'à la
cette de l'os des ics, avec des bords dentelés,
calleux, une supuration livide & choleuse, au fond
des bords qui se noient de la nature de ulcères
cancéreux. on fit usage des dragées, qu'on bientôt
on fut obligé de cesser, parce que le malade
ne pouvoit les supporter, que l'ulcère alloit de
plus en plus, on le mit à l'usage des remèdes antihistériques
à une dose modérée, lui qu'on vit, le 22
et le malade par cette conduite, alloit bien, mais
on le mit de nouveau à l'usage des dragées
qu'on poussa jusqu'à 25 grains par jour, bientôt
l'ulcère empira à vue d'œil, les progrès
rapides en mal, le malade de prompt
lorsque on remarqua, l'usage d'une pisse à cet état
devoit être mis à l'usage, il n'en fut toutefois



point, augmenta au contraire. environ
six mois après, le malade était à
montpellier par atteinte, sans être
exposé à ce nouveau, d'aphtes et d'ulcères,
dans la gorge, avec une vraie raucité,
et fut appelé par M^r F. R. professeur
en médecine, pour être médecin de
l'hôpital et par la suite professeur en
chirurgie, qui après avoir prescrit
plusieurs remèdes sans succès, attribua
la résistance de la maladie, à ce
qu'il venait pour le quel le traitement
qu'il avait subi le malade avait été
insuffisant. M^r Fournier proposa de
nouveau l'usage des dragées, je pres-
crivis les dragées que M^r Fournier se chargea
de lui administrer, et fut parfaitement
guéri en six semaines, il composa les
préparations auxquelles on ne manque
jamais à Montpellier. le malade
qui dans la même année éprouva
les deux méthodes, mais plusieurs
fois à son retour au régime, qu'il
n'avait pas de comparaison pour
la douceur de ces deux traitements.



12.^e Observation

Un officier du même Regiment pria sans succès dans le même tems que le précédent et administré par le même Chirurgien, une boete de dragées. je fus obligé de le traiter un et demi après pour la même maladie, et il est convenu, ainsi que le précédent, de la différence qu'il y avoit de la frictiona mercuri qui sont bien plus douces, moins assujettissantes que les dragées.

13.^e Observation

Un autre Officier du même regiment a qui j'avois refusé de faire prendre les dragées, par ce que je connoissois leur insuffisance dans la maladie pour laquelle il me consultoit, s'adressa étant Perpignan à M. Beauregard Chirurgien Major de l'hospital; il s'agissoit d'une chaude pisse qu'il trainoit depuis un an, et qui avoit été traitée en premier lieu par M. Sarrau de Montpellier. M. Beauregard lui assura que les dragées guérissent la syphilis mais non pas les gonorrhées. comme on l'avoit assuré que le remède de M. Keiser le guérirait infailliblement, il pria M. Carere Medecin de l'hospital et professeur en Medecine de lui administrer, il en prit onze à douze cent, l'écoulement au lieu de diminuer augmenta, le jeune homme qui étoit d'une très bonne et très forte constitution tomba dans une maigreur affreuse, la poitrine avoit été violemment attaquée, et est toujours restée affectée depuis, malgré les adoucissans tels que le lait les crèmes de froment d'avoine, aidé de quelques petites eaux minérales légères à l'usage desquelles je le mis pendant long tems et à plusieurs reprises. Les dernières observations et plusieurs autres que je pourrais citer prouvent tout à la fois les mauvais effets du remède, et son insuffisance dans les gonorrhées, soit qu'elles soient simples, soit qu'elles soient anciennes et compliquées, ainsi que savent tous les Chirurgiens Majors d'hospitiaux dans lesquels on traite les maladies veneriennes, et que pourroient le certifier tous ceux qui en ont fait usage pour cette maladie. M. Keiser lui-même en convient, il a dit, écrit que son remède ne guérirait point la gonorrhée, il a même annoncé un remède particulier pour cette maladie et je ne sais sur quoi fondé on a osé affirmer au Ministre le contraire. V. La lettre de M. Imbert Chancelier de l'Université de Montpellier dans la refutation du parallèle des différentes méthodes de traiter les maladies veneriennes qui nime probat, nihil probat.

Nous venons de voir les accidents et les inconvenients qui résultent des dragées mercurielles, examinons maintenant son degré de certitude.

J'ay été pendant long temps persuadé qu'aux inconvenients et aux accidents près de cette méthode elle étoit à peu près aussi certaine que les frictions mercurielles; quelques Soldats du Régiment des gardes françoises à qui j'avois vu survenir de nouveaux symptômes plus ou moins de temps après leur sortie des remèdes, ne me parurent pas suffisants pour en établir l'incertitude et contrebalancer une multitude de malades qui étoient sortis de l'hôpital des gardes françoises bien guéris, les Soldats me paroissent presque toujours coupables et y avoient donné lieu: je fus confirmé dans cette idée par l'examen qu'on faisoit chez M. de Formillon Major des gardes françoises des Soldats traités par les dragées, quelque temps après leur sortie de l'hôpital et où j'assistois régulièrement, quelque cas particuliers où j'avois vu cette méthode fautive ne me firent point changer d'avis, je sais trop que quelques faits isolés ne peuvent faire règle; aussi malgré les divers exemples cités dans les journaux économiques, malgré le témoignage du célèbre M. Astruc, je crus cette méthode sûre, sans cependant la croire supérieure aux frictions mercurielles. Sans cependant la croire supérieure aux frictions mercurielles, mais des observations ultérieures, et des faits sans nombre, m'ont convaincu non seulement de ses inconvenients que je crois avoir démontrés, mais encore de son incertitude comme on le verra par les observations suivantes.

Il seroit trop long de rapporter toutes les récurrences que j'ay vu chez des Soldats qui sont sortis des hôpitaux bien guéris en apparence et obligés de rentrer sans être exposés de nouveau. Je puis assurer que je n'ay pas été de fois à l'hôpital de Metz lorsque j'y étois en garnison en l'année 1765. que M. Saget Chirurgien Major ne m'ait fait remarquer quelques malades, à qui il étoit survenu des symptômes veneriens plus ou moins de temps après leur sortie de l'hôpital et pour lesquels ils étoient obligés d'y rentrer. Je fis observer à M. Saget combien il étoit difficile en pareil cas de s'assurer de la guérison et de la retenue des Soldats, ce dont il convint, mais il m'ajouta qu'il avoit interrogé beaucoup de Soldats qui lui avoient assuré de ne s'être point exposés à gagner du mal depuis leur sortie de l'hôpital, et qui paroissent de bonne foy; et on sait qu'à cet égard ce n'est pas chez les Soldats ou l'entendre du scrupule. que d'ailleurs il y avoit de certains symptômes qui



ne supposeroient pas un commerce venant, tels que les pustules
les ulcères à la gorge, des exostoses &c. et qu'il étoit commun de
arriver ces symptômes à la suite de traitements légers et
infructueux qu'on faisoit pour les chancres des parties génitales
sous prétexte que ces chancres étoient primitifs et récents, ce que
j'ai eu effectivement occasion d'observer bien des fois la distinction
des chancres et autres symptômes vénériens en primitifs et
consecutifs est bonne mais il faut être fort circonspect par
rapport au traitement de ces premiers; car quoiqu'ils soient
récents toute la masse des humeurs ne laisse pas souvent
d'être infectée; Je sais bien que Boerrhave pensoit différemment
mais l'expérience journalière est contraire est contraire à l'opinion
de ce grand homme; on ne pêche point contre cette remarque
dans les hôpitaux, car pour les symptômes les plus
les plus récents, on traite comme pour une vérole la plus manifeste
la plus confirmée, et je ne vois pas qu'on puisse blâmer ce procédé.
Malgré cette précaution on ne laisse pas de voir beaucoup de
soldats traités dans les hôpitaux qui en sortent guéris en
apparence et à qui il survient quelques temps après des symptômes
consecutifs quoiqu'il n'y aient pas donné lieu.

Parmi les exemples sans nombre que je pourrais citer, je
bornerai à celle que j'eus occasion d'observer dans l'hôpital de
Douai pendant le temps que j'y étois en garnison; et je puis
assurer que celles que je rapporterai ne sont pas les seules que
je pourrais citer, j'ai préféré les cas tirés de cet hôpital par ce qu'ils
de tous ceux que j'ai eu occasion de suivre c'est celui où je me suis
aperçu que les dragées étoient administrées avec le plus de soin
et d'attention, sans cependant prétendre diminuer le mérite des autres.

14^e Observation

Brindamou sergent de la compagnie de Guebriant Régiment
de Picardie entra à l'hôpital de Douai le 1^{er} jbre 1765. portoit des
pustules qu'il portoit depuis un mois, il prit 50 dragées et
sorti de l'hôpital guéri en apparence le 22. xbre, vers le 5. jbr 1766
les mêmes pustules reparurent et entra à l'hôpital le 29. du
même mois pour subir un nouveau traitement, il nous assura
ne s'être point exposé depuis sa sortie de l'hôpital.

15^e Observation

Belfin sergent de la compagnie de St. Vincent Régiment de Picardie
avoit passé les remèdes dans l'hôpital de Strasbourg où il

entra le 4. février 1765. pour une chaude pisse tombée dans
les bourses et en sortit le 23 mars. Le 4. avril suivant il lui
survint des chancres au gland et au prépuce qui ont reparu
à différentes reprises et pour lequel il a recommencé un nouveau
traitement dans l'hôpital de Douay, où il entra le 6 juin 1766.
il assura ne s'être point exposé depuis sa sortie de l'hôpital
de Strasbourg

16.^e Observation

Prevost Carabinier Compagnie de Becefonel est entré à l'hôpital
de Douay le 3. jbre y a pris 980 dragées pour des chancres qu'il
avoit depuis quatre ans, il en est sorti guéri en apparence le 3.
janvier 1766. Le 15. de Mai suivant les chancres reparurent
avec des violentes douleurs de teste et est rentré à l'hôpital le
25. du même mois, il assura ne s'être point exposé depuis sa
sortie de l'hôpital.

17.^e Observation

La Grenade grenadier de France Compagnie de Bray
entra à l'hôpital de Nancy le 1.^{er} may 1765. pour un poulain et deux chancres
qu'il portoit depuis deux mois, il prit mille dragées sans autres accidents
qu'une inflammation dans toute la bouche et à la tête, à la suite de laquelle
il resta sourd pendant environ trois mois ses symptômes disparurent et il
sorti de l'hôpital trois mois après il lui survint des pustules au fondement
et entra au même hôpital, où il prit encore 800. dragées, les pustules
disparurent de nouveau. quelques temps après les mêmes pustules reparurent
et entra à l'hôpital de Douay où je le vis, il assura au M. et à
moi qu'il ne s'étoit point exposé à gagner du mal depuis qu'il étoit
entré pour la première fois à l'hôpital de Nancy.

18.^e Observation

Bruteuil grenadier de France Compagnie d'insectes est entré à l'hôpital
de Nancy pour des pustules qui disparurent après avoir pris
une boîte de dragées, il sortit de l'hôpital le 1.^{er} janvier 1765.
trois mois après il lui survint un poulain qui sourit avec des
douleurs dans tous les membres, il entra à l'hôpital où il prit une
seconde boîte de dragées. les symptômes ci dessus disparurent
et se trouva assés bien jusqu'au mois de jbre de la même année
tens où il lui survint un gonflement avec carie aux os du nez
et des ulcères dans les narines. cette nouvelle maladie ayant
résisté aux remèdes qu'on lui administra ils furent jugés dépendre
du vice venerien et envoyé à l'hôpital de Douay où il entra le 4.
mai 1766. il nous assura ne s'être point exposé depuis qu'il
étoit entré pour la 1.^{re} fois dans l'hôpital de Nancy.

19.^e Observation

Sana chagrin grenadier de France Compagnie de Sablonnois
para aux remèdes à l'hôpital de Nancy dans l'année 1765. pour



Des chancrez avec un phimosis, l'année suivante il lui survint des pustules pour lesquels il entra à l'hôpital de Douay où il m'assura n'avoir connu aucune femme depuis qu'il s'étoit fait traiter à Nancy.

20.^e Observation

Vise l'Amour Compagnie de Lorigny Regt de Picardie entra à l'hôpital de Douay au mois de gbre 1765. pour un chancre et un poulain, il y prit 1031 dragées, les symptômes disparurent mais il lui survint au mois de may 1766. des pustules au fondement pour lesquels il entra le 21 du même mois à l'hôpital; il nous a assuré ne s'être point exposé depuis son premier traitement à gagner du mal.

21.^e Observation

Vadeboncoeur Compie de Nemilly au Regt de la Couronne entra à l'hôpital d'avesnes dans le mois de gbre 1765. pour des pustules sur toute l'habitude du corps et au fondement, il y prit 780 dragées. Environ 5 à 6 mois après les pustules reparurent, il entra à l'hôpital de Douay le 30 mai 1766. et a assuré n'avoir point connu de femmes depuis sa sortie de l'hôpital d'avesnes.

22.^e Observation

Villas Compie Lieutenant Colonel au Regt d'Aunis entra à l'hôpital d'avesnes le 7. xbre 1765. pour des chancrez, une gonorrhée et des poulains, il prit 750 dragées et sortit de l'hôpital guery, le 6. avril 1766. Environ 15 jours après sa sortie de l'hôpital il lui survint des Vleeres dans la gorge avec un engorgement considérable, des glandes maxillaires et des douleurs nocturnes dans tous les membres, et est rentré à l'hôpital de Douay le 12. juin de la même année où il nous assura n'avoir vu aucune femme depuis sa sortie de l'hôpital d'avesnes.

23.^e Observation

Eve Sergent de la Compie d'Averton au Regt de Picardie entra à l'hôpital de Strasbourg pour des chancrez recents le 5. gbre 1765. et en sortit guery le 17. xbre, peu de temps après il lui survint une crête au fondement avec des pustules dartsieuses au visage, et est rentré à l'hôpital de Douay le 17. juin 1766. il nous a assuré ne s'être point exposé à gagner du mal depuis sa sortie de l'hôpital de Strasbourg.

24.^e Observation

Sans Soucy Compie de Borquier au Regt de Picardie entra à l'hôpital de Douay pour un Vlcere fistuleux avec carie à l'os crâne, précédé d'une gonorrhée maltraitée, il a pris pendant

très long temps des dragées sans succès, à eu la poitrine très affectée et est tombé dans le marasme à la suite duquel il est guéri.

25.^e Observation

La Combe Sergent de grenadiers Compagnie de fusil entré à l'hôpital de Douay le 26. gbre 1765. pour deux chancre au prépuce et y est resté jusqu'au 16. janvier pendant lequel temps il a pris 991 dragées il est sorti guéri. Dans le courant du mois de May de la même année il lui survint deux Ulcères considérables à chaque côté de la lèvre je l'envoyai à l'hôpital pour y être vu du Chirurgien Major. quelques circonstances l'ayant empêché d'entrer à l'hôpital, je l'ai traité et guéri à la chambre.

26.^e Observation

Cette dernière observation m'en rappelle une autre de même nature Le Nomme Boyet Sergent de la Compagnie Colonelle au Regt. d'hainault auquel j'étois pour lors attaché, passa les remèdes pour des chancre recent dans l'hôpital de Montpellier en 1764. il en sortit guéri. peu de temps après étant en route pour rejoindre le Régiment à Briançon, il lui survint des Ulcères dans la gorge et au palais. comme il avoit été très fatigué du remède et que la poitrine étoit affectée, après l'avoir mis quelque temps au lait, je priai M. Finaut Chirurgien Major de l'hôpital de Briançon de vouloir bien le traiter par les frictions il le fit et vint nous rejoindre à Metz très bien portant.

La méthode des dragées est donc fautive pleine d'inconvénients et sujete à beaucoup d'accidents, ainsi que nous croyons l'avoir prouvé par un nombre d'observations que nous aurions pu multiplier davantage. Si nous neussions craint d'ennuyer la Compagnie, j'ajouterais quelle est beaucoup plus longue que celle des frictions quoique les partisans de M. Keiser n'en conviennent point ce n'en est pas moins une vérité démontrée, ainsi qu'il court par les observations que j'ai citées plus haut et où il m'a été possible de savoir l'entrée et la sortie des Soldats dans les hôpitaux et dont conviennent tous les praticiens qui ont mis en usage l'une et l'autre méthode. Sur Neuf Chirurgiens Major d'hôpitaux savoir M.^r Hurraque à Bayonne, Beauvregard à Perpignan, Goulard à Montpellier, Finaut à Briançon, Sajet à Metz, Majault à Douay, Rene à Valenciennes, Bernier à Besançon et enfin M. Navaton lui même à Landau, il ny en a



pas un qui ne soit convenu avec moy que toutes choses
egales d'ailleurs, le traitement par les dragées étoit plus
long que celui des frictions. Ce dernier dans une lettre qu'il
écrivait à M. Keiser en date du 24 Janvier 1764. Dans
laquelle il fait un éloge pompeux de son remède, convient
que son usage est long.

Il y a apparence que ce n'est pas le seul inconvénient que M.
Navaton y ait reconnu et qu'il est revenu de la haute idée qu'il
en avoit conçue, car dans le temps que tous les chirurgiens
et Majors d'hôpital avoient des ordres exprès pour ne pas
se servir d'autres remèdes, M. Navaton avoit pris soin
de traiter ses malades dans son hôpital par les frictions,
ce dont j'ay été témoin, ainsi que plusieurs de mes confrères
qui m'ont précédé dans cette garnison. cette conduite n'est
pas trop à l'avantage des certificats prodigués en faveur
de ce remède, mais le fait n'en est pas moins vrai, et ne
doit pas peu contribuer à juger de la validité de tous ceux qu'on
a prodigués en faveur de ce remède.

n.º 70.